

Literaturnost ' Les lettres de la Magdelaine

<http://www.lettre-de-la-magdelaine.net>

[extrait]

Claude Fournet, *Oiselleries et Criaileries ; Son dernier poème*

« Je feuillette un carnet d'août 1999. J'y ai écrit jusqu'au 23 novembre 2004. Il n'y aura jamais les cent fragments que j'espérais. Cent est un nombre figuratif - abstrait en même temps. Un nombre sans nom, dans la nature spacieuse des oiseaux. C'est Sans. Même chose pour l'Adam ivre, pour l'Adam hivernal. Un nombre sans rien... Le nombre de la disparition des Sans-Son, quand on tourne la page. C'est Frédéric Gabriel qui m'y oblige, parce qu'il écrit des faux traités de métaphysiques baroques. Dans le désarroi de la mort de ma mère, en 2005 (elle, centenaire), c'est moi, attablé, picorant un mot, une phrase, transcrivant à l'aveuglette comme je l'ai toujours fait. Avec l'espoir d'accrocher un sens qui ne vient pas. J'écris un éloge des oiseaux pour ma mère qui les détestait. C'est *Son dernier poème*. »

Cette citation de *Oiselleries et Criaileries* (41), indique de quelle sorte sont les deux livres de Claude Fournet paraissant ces jours-ci aux éditions Galilée, qui en ont déjà publié quelques autres, fidèlement depuis 1985. Une autre apparaîtra quelques pages plus loin (55), l'auteur ne rechigne pas à se répéter comme il l'écrit lui-même, mais en introduisant des variations, et des recontextualisations, ainsi il dit en substance : « Je sais que je n'écrirai plus de roman - si j'en ai jamais écrit. Je n'écris plus de poèmes. Celui qui est publié avec un livre jumelé à celui-ci relève d'un raccourci chimérique. Je l'avais promis à ma mère pendant son agonie. Elle ne me lisait pas. Elle regrettait une écriture double, celle des poèmes et celle de proses littéraires, la première obscure, à l'encontre de la clarté des essais sur la peinture ou des articles de revue. Je lui promis une sorte de digest des livres de poèmes. Ce fut le temps de mon deuil. Je n'ai cessé de le reprendre jusqu'à aujourd'hui. »

Voilà donc quelques indications relatives à l'auteur : conservateur du patrimoine, directeur de musées (à l'origine en particulier du MAMAC), écrivain, poète. Quant au "digest", il se réfère en effet aux divers ouvrages poétiques et essais s'échelonnant entre 1968 et nos jours (cf. "du même auteur"), c'est surtout un chant de deuil scandé par « j'oublie » (parfois « j'efface »), quelques rares « je me souviens » et « je n'oublie pas », cette profération croise l'intime et le public, à l'égal de la *communication* telle que la recherchait un Bataille, précisément cher à l'auteur (écriture à partir de l'*Orestie*, de la *Joie devant la mort*). Douze gouaches acryliques de Claude Vialat (c'est à Nice, que celui-ci fonda *Support-Surface* en 1967), comme « les déplis bleus du Siennois » (21), ajoutent à la beauté du poème, dont j'aime à recopier :

« j'oublie Hölderlin et sa chevelure de blé
j'oublie l'énigme de sa lèvre et le regard troublé
j'oublie son menuisier sous la solive de bois et le
verbe suspendu

j'oublie la mort qui creuse vers l'origine du monde
j'oublie le triangle de l'énigme

j'oublie le deuil qui est le deuil du monde
j'oublie le cri qui n'a plus lieu
et qui hurle autour de mondes emplissant le ciel
qui bouscule les astres qui
est le point le plus lointain du Naître

je me souviens que le monde de mon absence
n'a pas de sens
je me souviens de la joie du monde qui m'oublie » (35)

Oiselleries et Criaileries est le premier de deux livres (le second sera consacré aux maisons) qui forment « l'histoire » (aussi bien le roman, le poème) d'une vie. L'accompagnent, des calligraphies de T'ang Haywen — quel bonheur de retrouver celles-ci, que le directeur de la revue Henri Poncet, avait choisies pour un exceptionnel numéro de la revue La Polygraphe, intitulé [Les « sembles »](#), de joyeuse mémoire, c'était un travail magnifique.

Des oiseaux, on en rencontre quelques-uns dans *Son dernier poème* : « je me souviens du héron porteur d'âme / dans l'arrachement des ailes pour l'envol / j'oublie le ciel renversé entre deux arbres / et le corbeau taché du blanc / de l'éclair foudroyé de la mouette j'oublie la lenteur de l'agonie de l'albatros / et l'envers d'un oiseau sur son ombre » (des anges-poètes passent) ; dans *Oiselleries*, ils sont des myriades à occuper tout un chapitre, le premier. Musical, et plein de fantaisie, tel peut-être qu'un merlet bleu vaille à un Jacques (et à d'autres taoïstes) la dédicace du livre. On y fera le plein d'images, Philippe Bonnefis appréciera : « C'est écrit dans la cervelle d'Henri Michaux, un tissu léger, à vif, avec une écriture d'ailes grenues, de froissements, de résilles psychédéliques. Cela ne repose pas. Ce sont des fantômes d'oiseaux qui fourmillent, des nids de signes qui s'envolent » (46) et c'est en pensant à Christian Hubin et à ses *Neumes*, que je recopie : « La musique appelle l'apesanteur. Il serait simple que tout chanteur n'ait pas plus de poids qu'un oiseau. C'est ainsi qu'on préserve dans les cages métaphysiques les portées musicales » (47).

Enfin, pourrait servir d'exergue à tout le livre : « Je dois à Glenn Gould et à Scott Ross le repli de l'immatérialité du monde. Je leur dois des ailes que le paradis ne saurait retenir. Je leur dois un vitrail vivant de la vie dont tout écrivain est l'entropie. » Et c'est bien tout un art d'écrire (d'aimer ?) qui se déploie dans les chapitres qui suivent : livres d'heures, documents de culture, anecdotes jamais oiseuses, surprises des associations d'idées, moments graves, d'autres effervescents : « Trompe-l'œil » énumère des lieux : Nice, l'abbaye Sainte Croix des Sables d'Olonne (et depuis Chassac au cœur), Cluny, les bords du Léman, mille voyages (expositions de photos), des rencontres comme celle inattendue conduisant au secrétariat de la revue *Études*, alors que « Journal » nous parle plutôt des livres de l'auteur, évoque ses *lugritudes* (du nom d'un village de Haute-Savoie).

Transcelere ravive le souvenir d'Henri Dimier (1899-1986), c'est un tableau acheté pour le musée de l'abbaye Sainte Croix, dont le connaisseur écrit : « Les bleus n'ont pas viré au mauve. La délicatesse de touche, comme incisée dans une pâte incomparable, est aussi vive qu'au premier jour. Quelques tableaux ont ainsi miraculeusement échappé aux manières d'apprenti sorcier que pratiquait Dimier » (et de renvoyer plus haut, à la souveraineté de l'artiste méditée par Paul Audi). Quant au « barattage du lait » dont il nous est dit qu'il est un avatar ultime de ce livre en étoile, fait d'essais qui divergent, il nous amène dans un rituel, aussi précisément décrit que donné à ressentir, au point qu'on aimerait en faire l'expérience, puisqu'on s'y trouve divin. Mais c'est par de bien d'autres épreuves du temps que les chapitres suivants nous conduisent de « Vacance » à « Léman », en passant par « Délos », « Le Pavillon noir », « Radeau » ou « Roman », avec beaucoup de science, Délos dont l'auteur nous délivre magnifiquement la leçon, ou plutôt se délivre de la leçon du « Connais-toi toi même ». Des pages à recommander aux élèves des classes de philosophie, dans lesquelles, ainsi que l'indique la prière d'insérer : *où l'auteur a découvert ce qu'il croyait apprendre aux autres*. Je n'hésiterai pas pour conclure à donner cette longue citation, qui dit ce qu'il en est, et surtout l'écrit :

« Longtemps j'avais eu ce fantasme, dans ma maison de Pommier, d'une étreinte entre Dionysos et Pomone et d'un lâcher d'Erinyes qui me déchiraient à coups de dents. Je me mêlais à la mythologie grecque, légende dorée à ma petite dimension, où je ravivais les dieux de mon enfance. Je ne sais pas si j'allais jusqu'à franchir des Styx ou à me détourner d'une Eurydice. J'ai fui le petit musée et je tournais autour de Délos à reculons. C'est qu'il y avait dans cette manière une envie de me protéger à la fois de la mer qui faisait une résille flottante comme une auréole et de l'habitable enchanté des kouros où j'avais été agressé. Je ne sais comment cette île divine qui n'avait pas renoncé à son pouvoir magique, se resserrait autour de moi. J'entrais comme on disparaît dans un miroir. J'allais contre moi-même, j'avais atteint cette transparence animée de la fiction - qui était moi et qui ne l'était plus : j'étais, sous l'espèce de mon visage et de mon corps, ce dieu vacillant que je me refusais à distinguer d'un autre, et qui faisait pourtant de moi un être divin, entre Apollon et Dionysos, mais meurtri, hagard et déjà supplicié. J'étais hors de tout, hors de moi. Je quittais Délos les mains tendues, dans le geste d'Œdipe. La lumière était écrasante. Je sentais la chaleur sur mes

épaules, mes oreilles bourdonnaient. Je crus à un évanouissement. Je me retenais à une borne. Un champ de coquelicots, à mes pieds, frissonnait. C'était mon sang. »

© *Ronald Klapka, 10 octobre 2012*